

Les rêves échoués

CARINE JOAQUIM



Les Rêves échoués

Du même auteur

Nos corps étrangers

La Manufacture de livres, 2021

Carine Joaquim

Les Rêves échoués

LA MANUFACTURE DE LIVRES
la manufacture de livres

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos nom et adresse, en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris

ou

contact@lamanufacturedelivres.com

www.lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-3588-882-1

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« En ces heures où le paysage est une auréole de vie,
et où rêver n'est que se rêver soi-même, j'ai élevé, mon
amour, dans le silence de mon intranquillité, ce livre
étrange où s'ouvrent, tout au bout d'une allée d'arbres,
les portes d'une maison abandonnée.

J'ai cueilli pour l'écrire l'âme de toutes les fleurs et,
des instants éphémères de tous les chants de tous les
oiseaux, j'ai tissé un réseau d'éternité et de stagnation. »

Fernando Pessoa, *Le Livre de l'intranquillité*

*« Pelas rochas se quebrou
E se perdeu a onda deste sonho
Depois ficou uma franja de espuma
A desfazer-se em bruma »*

« Sur les rochers s'est brisée
Et s'est perdue la vague de mon rêve
Puis il n'est resté qu'une frange d'écume
Qui s'est confondue avec la brume »

Amália Rodrigues, *Triste sina*,
Jéronimo Bragança/ Nobrega e Sousa

La porte se referme et nous voilà tous attablés dans un silence lourd, à nous mater les uns les autres, les lèvres tirées dans un simulacre de sourire pour masquer notre anxiété.

Maman triture ses ongles nerveusement. Elle gratte, pince, tord les minuscules peaux qu'elle arrache ensuite d'un geste sec et précis, le regard toujours fixé sur la principale assise au centre, juste en face. C'est elle qui préside, évidemment.

À ma gauche, le coude sur la table, la tête appuyée contre son poing en mode j'en-ai-rien-à-foutre, papa semble mourir d'ennui. Il observe lui aussi Mme Salignes qui, occupée à chercher un document au milieu du dossier posé devant elle, prend l'air important et détaché.

À côté de Mme Salignes siège son adjointe. Gênée par ses doigts épais, elle termine avec peine de taper un texto. Mon regard balaie le reste de l'assemblée : M. Cossu, conseiller principal d'éducation, Mme Lamaret, ma prof principale, et Basset, cette salope de prof de maths qui baisse les yeux dès que je la fixe. Si je pouvais, je te crèverais, connasse.

« Bonjour à tous, nous sommes ici réunis en commission éducative, pour évoquer la situation de Clarisse Destremont, élève de 4^e L. »

Mme Salignes se tait, m'observe avec un air lourd de menaces et, comme si ma vue lui était insupportable, retire ses lunettes et en replie les branches avec une lenteur excessive. Puis elle invite chacun de nous à se présenter. Et voilà que, les uns après les autres, comme des débiles, nous déclamons docilement notre identité. J'ai honte lorsque ma mère, intimidée, bute sur son propre nom et se mord la lèvre en rougissant. Quand vient le tour de papa, elle arrache un bout de peau de son index droit et une goutte de sang perle sans qu'elle la voie.

Mme Lamaret présente mon cas. Je suis « une jeune fille au profil atypique, diagnostiquée EHP¹ en fin de maternelle, qui pose de sérieux problèmes de comportement depuis son arrivée au collège, lesquels se sont considérablement aggravés en classe de cinquième. Actuellement, la situation est inquiétante. » Elle détache bien les syllabes, pour que la prononciation du mot soit en adéquation avec sa signification : « in-qui-é-tan-te ». C'est le moment que choisit papa pour retirer son coude planté sur la table et se redresser. Un instant j'ose croire qu'il va intervenir, faire taire cette bande de cons et leur hurler de cesser de parler ainsi de sa fille, mais il n'interrompt personne. Au bout de dix secondes, il change de bras et, comme s'il la trouvait trop lourde, repose sa tête sur son autre main pour reprendre une position similaire.

« ... se bat avec un camarade en cours de français, continue Mme Lamaret, lance un compas sur son voisin, traite d'enculé un autre élève de la classe. »

Maman a le tour des ongles à vif. Elle abandonne la main droite malmenée et, de ses doigts endoloris, elle s'attaque à

1. Enfant à haut potentiel

la gauche, jouant avec les cuticules, pinçant la chair tout en écoutant la longue liste de mes méfaits.

« ... a dit à sa prof de mathématiques, Mme Basset ici présente: « *C'est ça ouais, t'as qu'à me sucer la bite !* » C'est le dernier incident en date. »

Aucune réaction particulière ne se lit sur le visage de papa. Maman se mord l'intérieur de la joue. Je le devine à la grimace discrète qui lui déforme les traits. Je suis sûre que ça pisse le sang et qu'elle trouve dans le goût métallique qui inonde sa bouche, autant que dans la douleur irradiant du bout de ses doigts, un soulagement expiatoire. Les joues de Mme Basset s'empourprent.

– Mademoiselle Destremont, dit la principale en s'adressant directement à moi, qu'avez-vous à dire ?

Elle est sérieuse, elle ou quoi ? Qu'est-ce qu'elle veut que je lui dise ?

Rien, fais-je, d'une voix à peine audible.

– Pourtant, poursuit Mme Salignes, nous sommes réunis ici pour vous entendre.

Et elle attend.

J'ai envie de lui dire de sucer ma bite, elle aussi, juste pour voir la gueule qu'elle ferait. Mais j'aperçois une nouvelle goutte de sang près de l'ongle du majeur gauche de ma mère, et je me contente de baisser la tête.

Mme Basset s'en mêle, elle raconte avec quelle application je pourris son cours. Son débit est saccadé, sa voix geignarde, son regard un peu fuyant. Elle fait pitié, la vieille, à pleurnicher. Ce qu'elle ne dit pas, en revanche, c'est qu'elle s'est mise à chialer comme une vache, en pleine classe, le jour où j'ai décidé de la faire craquer. Peut-être qu'elle essaie de garder un semblant de dignité devant les

autres adultes du collège, à défaut de s'imposer face aux élèves.

Maman parle, j'écoute à peine, blabla, j'étais une enfant difficile, blabla, elle m'a emmenée chez la psy très tôt, blabla..., et là, horreur, elle essuie une larme et expose aux yeux de tous ses doigts gonflés par les mauvais traitements qu'elle leur a infligés, sanguinolents, dégueulasses. Je détourne la tête, contrite.

– Et vous, monsieur... ? s'enquiert soudain M. Cossu en apostrophant mon père.

Papa tressaille, bat des paupières comme s'il venait de se réveiller, comprend après quelques secondes de flottement que l'on s'adresse à lui et se redresse. Il semble avoir pris dix centimètres, mais son expression demeure inchangée: pas tout à fait indifférent, mais las, blasé. Ennuyé.

– Oh, avec moi, ça va. Clarisse a toujours été assez indépendante, et je respecte ça. Elle est responsable et autonome à la maison. Nous n'avons pas de difficultés particulières.

Mme Salignes m'interroge d'un mouvement de tête, j'opine mollement sans prononcer un mot. Responsable et autonome, c'est tout à fait moi. Il faut dire que je n'ai pas trop eu le choix, vu que depuis que je suis petite il sait me faire comprendre, dès que je le sollicite, que je le dérange. Pour que je lui foute la paix, il a vite trouvé des solutions: il m'a acheté une tablette quand j'avais six ans, un ordinateur deux ans plus tard, sans compter le Smartphone. Tant que je suis collée à l'un ou l'autre de mes écrans, il est content et considère que tout se passe bien. Ce qui, soyons honnêtes, est en partie vrai. C'est largement mieux qu'avec maman qui, malgré toutes ses tares, s'accroche à des idéaux éducatifs et me gueule dessus sans arrêt. Évidemment ça me saoule, mais j'arrive à laisser

glisser. C'est elle, la pauvre, qui ne s'en remet pas. Il n'y a qu'à voir la tronche qu'elle tire.

– Et donc, insiste M. Cossu, Clarisse vit une semaine chez papa, une semaine chez maman, c'est bien ça ?

Je me désintéresse de ces échanges. Ma vie se résume à ça, des adultes qui parlent de moi, qui cherchent des solutions pour moi, qui veulent me faire entendre raison, me pousser dans le rang, tu es avec les autres, comme les autres, vas-y marche, marche et avance, c'est bien, on ne te distingue presque plus au milieu de la foule, bravo ma fille, dissous-toi, dilue-toi, on est si fiers de tes progrès, bientôt tu seras une marionnette creuse, ce sera parfait, maman est si contente.

Je croise les bras. Il est presque dix heures vingt, la récréation va commencer dans quelques instants. C'est ce qu'attendent tous les élèves du monde après des cours chiants à mourir. Je les vois d'ici dans les salles de classe, ils prennent leur agenda, notent les devoirs, déjà résonne le bruit des affaires que l'on range et des sacs que l'on traîne, et moi je suis là avec tous ces guignols qui veulent que je leur explique ce qui ne va pas chez moi, ce qui m'a pris de dire suce ma bite, est-ce que les filles ont des bites, d'abord ? Non, vraiment, Clarisse Destremont, on vous laisse encore une chance, mais après, ce sera le conseil de discipline, et on ne pourra plus rien pour vous. Blablabla.

– Oui, bien sûr, je vais faire des efforts, finis-je par lâcher pour abrégé.

Maman sourit, la joue gonflée et les doigts à vif. Papa dépose un baiser bref sur mon front, s'en va sans échanger un mot avec la femme qu'il a larguée comme une merde des années plus tôt, et les adultes du collège parlent déjà d'un autre élève.

Bande d'enculés.

Suce ma bite.

L'un de mes premiers souvenirs d'enfance.

Tout est flou, les scènes ne se succèdent pas forcément dans le bon ordre et il faut recourir à l'imagination pour tisser une trame permettant aux sons, aux impressions, aux odeurs de cet après-midi-là de tenir ensemble pour devenir quelque chose de cohérent. Mais l'essentiel est là.

Dans cette bite sucée dans un parc, un jour de printemps.

Depuis le divorce, maman alterne entre dépression et nymphomanie. C'est simple : le soir, soit elle chiale et picole, soit elle s'habille en chaudasse pour aller rejoindre je ne sais quel type.

Comme tôt ou tard elle se fait inévitablement larguer, elle noie son désespoir à coups de vin blanc. Parfois, elle attaque sitôt rentrée du boulot, l'air de rien, feignant de décompresser d'une éreintante journée de travail et s'enfile le premier verre d'une longue série en discutant avec moi sur un ton faussement décontracté. Il m'arrive de retrouver les bouteilles le matin, quand elle oublie de les mettre à la poubelle.

Et puis un jour vient où ça s'arrête, elle réduit sa consommation d'alcool, ressort les robes sexy, le maquillage, le fer à lisser et part, le cœur léger, le sourire aux lèvres, vers un bonheur de pacotille qui n'existe que dans ses petits rêves de femme abandonnée.

Elle est peu disponible pour signer les mots qui s'accumulent dans mon carnet de correspondance : qu'elle soit amoureuse et absente, ou présente, mais bourrée, c'est du pareil au même. Je n'explique pas aux profs, c'est gênant, de toute façon ils ont lâché l'affaire d'eux-mêmes, fatigués de mettre des heures de colle auxquelles je ne vais jamais.

Chez papa c'est différent. Il est toujours là, lui, ne sort pas, à croire qu'il se contente de branlettes solitaires. Pourtant, c'est un peu la cause du divorce, son appétit sexuel et son goût pour la diversité des expériences, alors je me doute bien que, s'il essayait de sauter la terre entière du temps où il était marié, ce n'est pas pour prôner l'abstinence maintenant qu'il est célibataire. Forcément, il s'organise pour faire ses trucs crades la semaine où je suis chez maman. Il doit en ramener, des salopes excitées, j'imagine trop la scène. Il les renverse sur le lit, les attrape par les cheveux en leur ordonnant « suce ma bite », avant de les larguer sans se préoccuper si elles se torchent la gueule ensuite, pour oublier qu'elles vieillissent seules et qu'aucun homme ne les trouve suffisamment intéressantes, touchantes ou bandantes pour faire de leur solitude un souvenir.

Lorsque je suis là, il me prépare à manger ou commande des pizzas, des sushis, rapporte du McDo le soir quand il a la flemme de cuisiner ou quand le frigo est vide. Il se pose devant la télé sans jamais lâcher son téléphone. Il lui arrive de boire de la bière, une au maximum, et c'est tout.

On se parle peu. Il ne me demande pas comment je vais, comment s'est passée ma journée, si j'ai des ennuis, des joies, du chagrin, rien à battre. Je lui apporte mon carnet en douce, il ne fait jamais d'histoires, signe les mots sans même les lire, c'est à peine s'il regarde où il griffonne. Il paraphe pour prouver qu'il est là, personne ne peut nier l'authenticité de la trace qu'il laisse sur mon carnet de correspondance, mais il reste à trouver un pont de la main au cerveau, du cerveau au cœur, de lui à moi.

Ce qui me console, c'est que chez lui ma chambre est géniale. J'ai rarement envie d'en sortir. L'ordinateur est au top,

gros disque dur, connexion Internet qui ne plante jamais. Je peux embarquer ma part de pizza et bouffer devant l'écran, ça ne lui pose aucun problème, à papa. À moi non plus, d'ailleurs. Tu m'étonnes qu'on se dispute assez peu. Ce n'est pas comme maman qui, entre deux séances de sexe et deux bouteilles de pinard, se souvient qu'elle est chargée de mon éducation et entreprend de m'emmerder avec application pour des raisons toutes plus ridicules les unes que les autres. Sa dernière lubie en date, c'est m'obliger à faire le ménage, pour que je « participe à l'intendance de la maison ». C'est ça, ouais. J'y participe déjà, quand je balance ses bouteilles vides dans le conteneur de recyclage de verre situé au bas de l'immeuble, et elle n'a jamais jugé utile de me remercier pour ça.

Elle a mal pris que je lui suggère d'investir la pension alimentaire que papa lui verse dans les services d'une femme de ménage, parce qu'il est hors de question que je récure les chiottes. En plus, c'est elle qui les dégueulasse, la plupart du temps, à force de vomir dedans après ses cuites.

Ce soir, avec papa, nous faisons un vrai repas. Avec entrée, plat, dessert et tout. Ça fait tellement officiel, presque guindé, que je m'attends à la grosse conversation prise de gueule, quasiment inévitable après la commission éducative de ce matin. Je suis raide tout au long du dîner. Papa ne parle pas beaucoup en général, mais quand il se lance dans une conversation sérieuse il ne plaisante pas, il voit les choses en grand, adopte le ton qu'il imagine convenir à un père responsable, dont l'autorité efficace et bienveillante

saura parfaitement maîtriser les dérapages de sa fille de treize ans.

Au dessert, toujours rien, et je commence machinalement à me ronger les ongles, jusqu'à ce que l'image des peaux effilochées et des extrémités rougeâtres des doigts de ma mère me fasse cesser cette activité mutilatrice.

Mon père semble tout aussi mal à l'aise que moi. Je le fixe avec un peu d'insistance, mes yeux verts rencontrent les siens, ils ont la même couleur, exactement, ce vert d'eau si clair qu'il paraît presque jaune quand le temps est maussade et que l'éclat du soleil n'en ravive pas la teinte. Nous nous regardons, et la communication devient possible. Mon père est là, et il a enfin quelque chose à me dire.

– Clarisse, ma puce...

Il s'arrête. S'essuie le front.

– Ma puce... reprend-il après avoir dégluti, je dois te parler de quelque chose.

Sans blague ? Je n'aurais pas deviné.

– Oui ? dis-je.

– J'ai rencontré quelqu'un.

Le silence qui suit est si parfait que sa phrase, lancée à travers la pièce, semble rebondir plusieurs fois sur chaque mur avant de venir se mettre entre nous. Papa a baissé les yeux, nos iris semblables se sont perdus, et je sens un creux grossir à l'intérieur, repousser une immense boule vers le haut, là, elle est montée, le ventre est vide et la gorge est pleine, obstruée d'un paquet de morve et de déception.

Je retiens ma respiration.

Elle s'appelle Tatiana, elle est brésilienne et il l'a rencontrée par l'intermédiaire d'un ami à lui qui est adepte du *forró*, une

danse brésilienne. Papa se met à me raconter l'origine de cette musique du pays des cocotiers, je n'en ai rien à foutre, moi, où est-ce qu'il veut en venir ? Je le coupe.

– Bon. Tu comptes vivre avec elle ?

– Euh... non, non... balbutie-t-il. Du moins pas tout de suite, concède-t-il finalement.

– Alors pourquoi tu me parles d'elle ? Tu ne pouvais pas juste continuer à la baiser, sans rien me dire ?

Et le voilà qui fait mine de se fâcher, d'élever la voix, une fille ça ne parle pas comme ça à son père, enfin ! Qu'est-ce que c'est que ça, pas étonnant que j'aie des emmerdes au collège, et maintenant je fais tout pour que ça aille mal à la maison, que je file dans ma chambre immédiatement, nous reprendrons cette conversation plus tard.

Tatiana.

Je tape ce prénom sur Google sans trop savoir pourquoi. Des images de femmes s'affichent : une femme d'affaires vêtue d'une veste stricte et le cou orné d'un collier de perles, look de mémère et regard de salope ; une autre, blonde, moche, la raie sur le côté, pas du tout la tronche à sucer des bites ; puis la photo d'une pute en porte-jarretelles, super belle, la bouche entrouverte pour bien marquer le contraste avec la coincée d'avant...

Je ne sais pas ce que je cherche, à écrire juste un prénom comme ça, un prénom ça ne dit rien hormis la colère que j'essaie de déverser en dehors de moi.

Tatiana. Fait chier.

Est-ce qu'elle cherchera à jouer les mamans avec moi ? Ou la bonne copine ? Peut-être même qu'elle voudra être une sorte de grande sœur, pour un peu que mon abruti de père ait eu l'idée de se taper une nymphette de vingt-cinq ans en guise d'élixir de jeunesse, afin de mieux digérer le passage de la quarantaine.

Je consulte ensuite mon compte Instagram. La plupart des élèves du collège me suivent, je crois qu'ils m'aiment bien, tous ces demeurés. Je ne les calcule jamais pourtant. Mes stories restent vides la plupart du temps, et quand d'aventure je m'essaie à la communication en partageant une photo ou une vidéo tout le monde la like compulsivement, quoi que je mette. Véridique. Il y a trois semaines j'ai balancé la photo d'une feuille morte toute moche, même pas une belle feuille orange posée sur un brun tapis forestier, non, juste une feuille à moitié pourrie, aux contours cabossés, et malgré cela cent cinquante débiles sont venus cliquer sur le bouton *j'aime*. Je me suis marrée pendant une heure, et puis je suis allée raconter cette bizarrerie à Sergio.

Sergio a seize ans, il est au lycée et il a un scooter rouge dont il parle souvent. Il est entré dans ma vie il y a un mois à peine, mais j'ai l'impression de le connaître depuis longtemps déjà. Il m'a proposé plusieurs fois de le rejoindre à Paris pour que nous allions faire un tour tous les deux. J'ai dit oui, mais je ne vois pas bien quand je trouverai le temps de prendre le RER, faire l'aller-retour, tout en casant la balade en deux-roues, sans que personne s'en aperçoive. Que je sois chez mon père ou chez ma mère, c'est grillé. Ils ne font pas tellement gaffe à moi, mais quand même, ils sont capables de voir si je suis dans l'appartement ou pas.

Sergio ne manifeste pas d'impatience. En attendant, on passe des heures à discuter. De tout, de rien, de mon enfance, de nos centres d'intérêt, de nos lectures. C'est la première fois que je rencontre un garçon qui a lu autant de livres. Et la manière dont il en parle, pfiou... Il pourrait en écrire, sans doute, tant ses phrases sont précises, tant elles imposent leur rythme aux battements de mon cœur... Je serais capable de parler toute la nuit avec Sergio. Toute la vie peut-être. Parfois je me dis ça. Toute la vie.

Mais cet état d'esprit ne dure pas longtemps. L'amour se résume à sucer une même bite pendant quelques mois, quelques années si on a de la chance, et puis un jour c'est terminé et il faut recommencer avec un autre, si on a le courage. Et quand on n'a plus la force d'aller à la rencontre d'un nouvel amour – d'une autre bite à sucer –, il y a l'alcool pour s'engourdir.

Pourtant, je souris à mon écran d'ordinateur en rêvant au scooter rouge de Sergio.

On s'est rencontrés par hasard, en suivant le hashtag #FuckLesProfs. J'ai commenté la vidéo d'un cours catastrophique filmé en douce par un élève, il a réagi, et nous avons rapidement poursuivi la conversation en privé.

On se raconte nos journées merdiques de cours, dans nos établissements merdiques, avec nos profs merdiques. Puis, d'échange en échange, nous avons tissé, sans jamais nous voir, ce lien qui me donne envie de partir n'importe où, pourvu que ce soit sur un scooter rouge.

Quand je déciderai de me casser pour de bon, c'est Sergio que je rejoindrai. C'est vers lui que je me tourne, de plus en plus, comme ce soir où je suis à la recherche de réconfort. J'en

ai marre, Sergio. Mon père a rencontré une fille, une Tatiana, non je ne l'ai pas vue encore, mais c'est une Brésilienne, c'est forcément une pétasse si elle est brésilienne, non ? Du genre à promener son cul en string partout dans l'appartement dès qu'elle se sentira installée, je parie.

Et Sergio dit oui, c'est la merde, je comprends que tu sois mal mon bébé, si seulement j'étais près de toi, ma Clarisse à moi, viens me voir quand tu veux, je serai toujours là pour toi.

Ses paroles me consolent, et lorsque je m'endors je me mets à rêver d'une connasse en bikini qui débarque chez moi sur un scooter rouge au son d'une *batucada* endiablée.

La salope.

Encore une fois, je suis en retard. La grille vient de se refermer sur les élèves, et, à la manière d'une brebis égarée, je cours pour rejoindre, moi aussi, le troupeau.

Je cavale comme si j'étais pressée. Je suis même essoufflée lorsque j'arrive devant le collège, et c'est tant mieux parce que je suis si occupée à inspirer que ça m'évite d'envoyer chier le CPE qui me gueule dessus, comme si cela lui faisait du bien de démarrer la journée par quelques cris puissants. Un peu comme des vocalises qui décrassent les cordes vocales.

Je file en cours, tout le monde est déjà installé en classe, évidemment, et je décide de prendre mon temps pour gravir les deux étages qui me séparent de la salle de maths. Je monte les escaliers à cloche-pied, en comptant consciencieusement les marches. À chaque demi-palier, je change de pied, je fatigue plus à gauche qu'à droite, si ça se trouve ça se voit que l'une de mes jambes est plus musclée que l'autre. Cette pensée m'inquiète quelques secondes, pas longtemps puisque me voici arrivée, et bientôt je serai assise en face de Basset, je n'aurai que ça à faire de mater sa gueule pendant une heure – ah non, quarante minutes finalement, indique ma montre –, et il faut reconnaître que cette perspective est bien plus emmerdante que l'éventuelle asymétrie de mes cuisses.

Devant la salle 215, j'ouvre la porte et j'entre. Comme d'habitude, c'est le bordel, les élèves tournent presque tous le dos à la prof qui fait comme si elle ne s'en rendait pas compte et parle dans le vide avec beaucoup de conviction. Je suis sûre qu'elle s'imagine avoir devant elle une assemblée d'adolescents studieux, une espèce de décor de réalité virtuelle construit par la seule force de son esprit. Elle est balèze, quand même.

Lorsque je déboule dans la classe, un grand silence s'installe d'un coup, cela me fait marrer parce que j'ai l'impression de détenir une sorte de pouvoir magique. J'essaie de me frayer un chemin jusqu'à la chaise. Discrètement, avec trente regards qui me suivent.

– Clarisse, d'où sortez-vous ?

Basset s'évertue à vouvoyer ses élèves. Cela met une distance entre elle et nous, mais pour ce qui est d'asseoir son autorité c'est raté.

– Euh... de chez moi, fais-je.

À question débile, réponse débile.

– Pourquoi êtes-vous en retard ? insiste-t-elle.

Elle commence à me gonfler.

– Ben parce que je dormais, et que ça me saoulait de venir au collège, alors j'ai trouvé tout ce que j'ai pu pour me ralentir et voir ta gueule le moins longtemps possible.

Un murmure s'élève dans la salle, et quelques rires éclatent. Le visage de Basset s'empourpre, elle manque de s'étouffer, lutte pour avaler de l'air et, après l'inspiration salvatrice, elle se met à hurler en brandissant son doigt vers la sortie :

– Dehors ! De-hors ! Vite !

Il y a des gens qui ne savent pas s'énerver. Ils affichent pourtant toutes les caractéristiques de la fureur, la rougeur des joues, le phrasé saccadé, les veines du cou gonflées

par la pression accrue du flux sanguin, mais il n'y a rien à faire, personne n'est dupe et personne n'a peur. Surtout pas moi, mais une fois dans le couloir je regrette tout de même l'évanouissement de mes belles promesses, la déception qui se lira dans les yeux des parents et mon incapacité à devenir normale. Ce n'est pas que la normalité me tente particulièrement, mais il faut reconnaître qu'elle offre au moins une certaine tranquillité d'esprit. Mme Salignes me le répète assez, je me crée mes propres ennuis, comme si je le faisais exprès. Mais pourquoi donc ? C'est ce qu'on veut savoir depuis toujours.

Parce que vous êtes moches, les gens. Vous êtes moches et vous puez le conformisme, la résignation insatisfaite que vous déguisez en réussite, histoire de légitimer votre échec en l'érigeant en exemple. Parce que tant que la perspective de devenir comme vous sera le seul avenir qu'on me propose je continuerai à le saboter avec beaucoup d'application.

En salle de permanence, je rumine, persuadée qu'après ce nouveau coup d'éclat on va me virer pour de bon, mais quand retentit la sonnerie on me laisse repartir normalement, aller en cours de français, puis en récréation. Je finis presque par oublier l'incident du matin lorsqu'un surveillant vient me chercher dans l'après-midi, direction le bureau de la principale. Et merde.

Je ne saurais dire combien de fois j'ai vécu la même scène. C'est comme une toupie qui tourne, encore et encore, et quand elle fait mine de ralentir on la fait virevolter d'une simple pichenette et ça recommence, les questions, les explications, les reproches, les menaces, la perspective d'une exclusion définitive qui ne vient jamais, mais qui, finalement, règlerait les choses une fois pour toutes. Je n'écoute plus, j'observe

une photo accrochée au mur dans un gros cadre en bois un peu pompeux, c'est Salignes et un mec que je n'identifie pas, mais vu la manière dont elle le fixe c'est un type important, elle a l'air tout impressionnée et reconnaissante tandis qu'il lui tend quelque chose, peut-être une récompense, car elle est efficace la Salignes, regardez comme elle sermonne bien les élèves rebelles dans mon genre.

– Vous m'écoutez ? fait-elle en essayant d'établir un contact visuel.

Surprise qu'elle s'extraie de son laïus et m'arrache à mes propres divagations, je réponds sans même réfléchir :

– Ben non, je ne vous écoute pas.

Je vois à la grimace qui lui tord la face que j'aurais mieux fait de me la fermer. Effectivement, elle se met à crier d'un coup, je crois que là, ça y est, c'est fini la bienveillance, elle a sacrément envie de m'en coller une sans pouvoir le faire, et plus elle crie, plus je me concentre sur sa photo encadrée, il est vraiment moche ce type, c'est qui ? Le maire ? Le préfet ? Le recteur ?

– Je pense que cette fois je vais convoquer le conseil de discipline, assène Salignes.

Il fallait bien que ça arrive. Je quitte le collège, les épaules plus basses qu'à l'accoutumée. Assise en retrait, j'attends que le flot d'élèves se disperse et s'éloigne. Je ne sais pas exactement pourquoi je ne rentre pas tout de suite. L'appréhension du coup de fil passé aux parents sans doute, le discours à se farcir encore, tous les adultes de mon entourage les uns après les autres – faites la queue s'il vous plaît, c'est chacun son tour –,

les jérémiades, les supplications, les réprimandes, Clarisse, vilaine fille, qu'est-ce qu'on va faire de toi ?

Sur le parking extérieur, je repère la voiture de Basset, une Fiat à la carrosserie défoncée qui montre qu'elle est aussi efficace dans la conduite que dans l'enseignement, et je me dis que c'est peut-être le bon moment. J'ai tout ce qu'il faut sur moi. Depuis une semaine, je trimballe dans mon sac la petite bouteille remplie d'alcool à brûler et le briquet, sans pour autant aller au bout de mon idée. J'ai bien conscience que, si je franchis ce cap, il sera difficile de revenir en arrière. Mais maintenant que Salignes a prévu de me virer définitivement, qu'est-ce que j'ai encore à perdre ?

Je revois le visage de Basset, je me remémore toutes les vacheries qu'elle m'a dites depuis le début de l'année, ses phrases humiliantes lancées comme des flèches amères et je me lève. La Fiat a une peinture verte qui, en d'autres temps, a dû être métallisée, mais qui désormais, entre les bosses et les rayures, tire sacrément la gueule. À mon avis, ça fait longtemps qu'elle est bonne pour la casse, ce n'est pas comme si j'allais foutre le feu à une Ferrari rutilante. Cela dit ç'aurait été marrant, aussi.

Après avoir vérifié que personne ne traîne dans le coin, je sors le briquet et le flacon de mon sac. J'approche de la voiture pourrie avec le cœur qui bat si fort que je ne m'entends plus penser, ça cogne dans la tête, les oreilles, la poitrine, une voix intérieure me supplie d'en rester là, de rentrer à la maison, mais à cette idée j'imagine mon père me parler de sa pétasse brésilienne, ma mère avec son haleine alcoolisée et ses doigts rongés, et j'ouvre la bouteille, plus déterminée que jamais, avant de verser son contenu sur le capot et le pare-brise. Le liquide coule en grosses gouttes sur le sol, c'est le moment

ou jamais. Bras tendu pour éloigner le briquet, je l'allume et...

Merde. Si je le lance comme dans les films, la flamme s'éteindra avant d'embraser la voiture. Si je m'avance trop, pour pouvoir aller moi-même mettre le feu, je risque de cramer moi aussi et ça, non merci, je vais éviter. Le temps que je réfléchisse, il me semble apercevoir une silhouette sortir du bâtiment principal du collège. Impossible de savoir de qui il s'agit à cette distance, d'autant plus que la nuit est déjà tombée.

En quelques secondes, je tire de mon sac une vieille copie d'histoire, sur laquelle est évidemment posée une sale note, j'en arrache un bout, le tords pour en faire une sorte de mèche et j'approche le briquet. Le papier brûle une seconde à peine. Je recommence, insiste davantage, et cette fois ça brûle vraiment. Avant que la flamme n'atteigne mes doigts, je lance le projectile en lui donnant assez d'élan pour parvenir jusqu'à la flaque qui grossit sous le capot.

La silhouette se rapproche de la grille, et je crois bien que c'est Basset qui arrive. Mon misérable bout de copie tombe à côté, mais trop loin pour embraser le véhicule et je m'éloigne, vaincue par le sentiment d'avoir tout foiré, même mes conneries, quand soudain je sens la chaleur derrière moi, le crépitement des flammes et les cris qui ne tardent pas à résonner dans la rue. Je me retourne pour regarder la tôle noircir, et ce n'est que lorsque les vitres explosent et que la fumée sombre monte vers le ciel en s'épaississant que je m'enfuis en courant, en espérant ne pas avoir été repérée. Comme si cela avait encore une quelconque importance.

Voilà, cette fois c'est fait. J'ai juste pris un sac à dos, quelques vêtements basiques, jeans, tee-shirts, un pull ou deux. Ma paire de baskets aux pieds, je suis partie à l'heure d'aller au collège. Ma mère buvait son café et, quand j'ai lancé un vague au revoir, elle a à peine levé la tête et a marmonné, sans me regarder, quelque chose qui ressemblait à une réponse. Comme d'habitude, quoi.

Un bus m'a emmenée jusqu'au RER, à l'intérieur duquel je n'étais pas très sûre de savoir me repérer, et je suis résolument montée dans le train qui me permettrait de rejoindre Sergio.

Il ne sera disponible que ce soir. En attendant, j'ai marché toute la matinée dans les rues de Paris avant de me poser une partie de l'après-midi sur les quais de Seine. Une pointe d'anxiété fichée dans le cœur, j'ai observé le monde en mouvement, et, depuis le point fixe de mon regard inquiet, tout m'a semblé si rapide et désordonné que le bourdonnement d'agitations individuelles m'a filé la nausée. À moins que ce ne soit le fait d'avoir zappé le déjeuner, je ne sais pas bien.

Les minutes ont défilé avec paresse et les heures, longues et creuses, leur ont succédé. Le ciel est devenu lourd, à l'image de l'humeur maussade qui croissait en même temps que mon désœuvrement. Des touristes asiatiques ont agité

le bras avec enthousiasme pour me saluer depuis le Bateau-Mouche où ils admiraient un Paris de carte postale. J'ai levé les yeux vers eux et, agressée par leurs faces fendues d'un large sourire, je me suis redressée. Debout, le nez au vent, bien droite devant l'objectif de leur coûteux appareil, je leur ai adressé un majestueux doigt d'honneur. Tenez les Japs ! Pour vos photos de vacances.

Maintenant que je suis là, devant une entrée secondaire du Forum des Halles, que la nuit tombe et que les passants accélèrent pour se soustraire à la pluie fine qui commence à traverser mes vêtements, je ne suis plus très sûre de moi.

Sergio m'a donné rendez-vous à dix-neuf heures. Cela fait plus d'une heure que j'aurais dû être chez moi. Ma mère rentre en fin d'après-midi la plupart du temps, ce qui signifie que ça doit se passer en ce moment même. Je l'imagine ouvrir la porte, dire mon nom. Aller dans ma chambre. Se rendre compte qu'elle est vide et essayer de me téléphoner, avant de paniquer. J'attrape mon portable, scrute l'écran : il n'y a rien. Aucun appel en absence. C'est certainement comme ça que je vais me faire avoir, d'ailleurs. Quand elle préviendra les flics, qu'ils traceront mon téléphone pour suivre a posteriori tous mes déplacements, avant de venir me récupérer dans les bras de Sergio.

J'éteins le téléphone d'un appui prolongé sur le bouton et, par précaution, je retire la carte SIM pour m'assurer que, même neutralisé, l'appareil ne mouchardera pas.

– Clarisse ?

Une voix grave. Bien davantage que ce que j'avais imaginé dans mes rêves solitaires. Je me retrouve face à un type chauve, aux yeux hagards et un peu asymétriques, qui me fixe avec

la mine d'un débile égaré. Surtout, il est vachement moche. Et vieux. D'où il sort, celui-là ?

Il enchaîne en bafouillant tous les trois mots.

– Je viens... euh... de la part de Sergio... Il attend euh... là-bas euh... avec son scooter.

Aussitôt je me lève, prête à le suivre, mais je lui demande malgré tout pourquoi Sergio n'est pas venu lui-même. Et lui, c'est qui, d'abord ? Son père ? Son oncle ? Qu'est-ce qu'il fout là ? Ce n'était pas prévu.

Il fait nuit noire maintenant, l'obscurité s'est installée en même temps que le froid qui mord la peau nue de mes mains. Merde, mes gants. Je savais que j'avais oublié un truc.

– On va où exactement ? fais-je au type qui marche devant.

Sa respiration est saccadée et un peu sifflante. Je l'observe mieux. Son embonpoint l'empêche de galoper aussi vite qu'il le voudrait, mais il a l'air sacrément pressé et ne répond pas. J'insiste.

– Il est au parking, là-bas, grommelle-t-il en accélérant encore le pas, tout en jetant des coups d'œil furtifs à droite et à gauche.

– Vous êtes qui ?

– Son cousin.

Nous nous sommes éloignés du centre commercial, et les rues, très animées à quelques centaines de mètres, sont maintenant vides. La pluie s'est remise à tomber de plus belle et les rares passants baissent la tête sous leur parapluie, pressés de rentrer chez eux.

Je stoppe net, et le gros ne s'en rend pas compte tout de suite. Quand il s'en aperçoit, il revient en arrière et se penche légèrement vers moi. Il transpire. Des gouttelettes perlent au-dessus de sa lèvre supérieure. Il est dégoûtant. Tout cela

me paraît anormal, et je songe un instant à téléphoner à mes parents. Je glisse une main dans ma poche pour me saisir de mon portable avant de me souvenir que l'appareil est éteint.

– Ça ne va pas ? Tu ne veux plus rencontrer Sergio ? Il était impatient pourtant... murmure-t-il d'une voix douce.

J'ai un mouvement de recul, à peine perceptible, mais cela suffit pour que son regard perde subitement toute aménité. Il se rue sur moi et, de sa main droite, m'empoigne violemment. Mon cri de surprise n'est qu'un gémissement plaintif qui n'attire l'attention de personne. Dans un sursaut, il me pousse contre le mur et plaque son autre main sur ma bouche tout en accentuant la pression sur mon bras.

– Ta gueule, petite salope !

C'est un hurlement de colère proféré à voix basse au creux de mon oreille, dans lequel je perçois nettement la folie, la violence, la menace. Je me débats vainement et suffoque derrière sa main dont l'odeur aigre de sueur remonte dans mes narines.

– Tu vas descendre avec moi dans le parking. Tu vas la fermer, ordonne-t-il. Tu entends ? Tu la fermes.

Comme je ne réponds pas, il me coince avec un genou sur le bas-ventre tandis que la main qui a lâché mon bras vient se glisser sous mon pull. Les larmes se mettent à couler, de rage, de dégoût autant que de peur, et quand le gros porc pince mon téton mon sanglot de douleur lui arrache un sourire satisfait, presque *épanoui*.

– Tu aimes ça, hein ? Hein... ? Tu aimes, n'est-ce pas ?

Il jouit de ses propres paroles, savoure mon angoisse et recommence, pince plus fort et appuie sur mon visage pour étouffer mon cri, ce qui écrase davantage l'arrière de ma tête

contre le mur. Son genou me meurtrit l'entrejambe, sa main pétrit mes seins, et il se met à gémir. C'est dégueulasse.

Ce qui me sauve, c'est la pulsion de se branler à laquelle il ne résiste pas. Il est bien obligé de lâcher ma bouche pour aller chercher sa misérable bite, et alors qu'il râle en s'astiquant je hurle de toutes mes forces. Il ne s'arrête pas pour autant, mais change de tactique pour me réduire au silence. Il attrape mes cheveux, les tire d'abord et me suspend presque par la mèche qu'il a enroulée autour de ses gros doigts avant de me contraindre à m'agenouiller dans la ruelle sombre.

Suce ma bite.

On en revient toujours à ça.

Je ne l'ai pas entendu approcher. J'ai juste senti le gros porc se décoller de moi. Il a trébuché soudainement et s'est retrouvé le cul sur le trottoir mouillé, l'air de ne pas comprendre ce qui venait de se passer. De sa braguette béante dépassait encore un monstrueux bout de sexe. Un haut-le-cœur m'a pliée en deux, je me suis tenu le ventre pour contenir les spasmes, certaine de vomir. Et puis ça s'est calmé.

« Dégage ! lui a-t-on hurlé. T'entends ! Dégage ! »

Il s'est relevé, le déchet qui m'a souillée, il s'est tenu sur ses jambes et a hésité quelques instants avant de détaier dans la nuit.

Je ne vois d'abord que ses chaussures, des baskets noires immenses. Comment peut-on avoir de si grands pieds ? Sa main s'est tendue vers moi, je l'ai prise et ce n'est qu'une fois debout que je le découvre vraiment. C'est un jeune homme

brun, avec des joues pâles sur lesquelles repousse une barbe drue. Il fixe sur moi des yeux gris.

– Sergio ? C'est toi ?

Il me regarde comme si je venais d'une autre planète.

– J'ai une gueule à m'appeler Sergio ?

Effectivement, il semble plus vieux que les seize ans annoncés par Sergio. Je lâche un soupir de déception. Le jeune homme s'approche de moi, puis il pose une main rassurante sur mon épaule.

– Ça va ? s'enquiert-il en allumant une cigarette.

Je lui réponds par une moue incertaine, il n'insiste pas, et nous restons ainsi quelques instants à nous fixer à travers les volutes de fumée qu'il recrache.

– Bon, finit-il pas dire, rentre chez toi. Va chez les flics. Et fais gaffe à toi, ajoute-t-il en vérifiant d'un regard circulaire que le pervers a bien décampé.

Il s'éloigne. Et soudain c'est comme si la rue déserte se rétrécissait et se refermait sur moi. Où vais-je aller ? Pourquoi Sergio n'est pas venu ? Et si le taré me chope un peu plus loin ?

Un élan de terreur me pousse en avant, je cours pour le rattraper et l'assaille de reproches tout en trotinant derrière lui. Il va vraiment m'abandonner là ? C'est une blague ou quoi ? Je lui crie dessus pour qu'il ralentisse.

– Qu'est-ce que tu veux de plus ? siffle-t-il en s'arrêtant brusquement. Je t'ai aidée. Maintenant, rentre chez tes parents. Lâche-moi.

Je reste là tandis que sa silhouette se confond avec l'obscurité à mesure qu'elle s'éloigne. Les battements de mon cœur accélèrent, cognent dans mes oreilles, ça frappe si fort que le vacarme floute ma vue, la brouille, l'embrume. Tous ces picotements qui remontent le long de ma colonne vertébrale

font exploser ma tête en même temps qu'une bouffée de chaleur, vite transformée en nausée, me jette à terre.

Je suis seule à Paris, il fait froid, il fait nuit, je viens d'être agressée sexuellement par un taré, et Sergio n'est même pas là. Pour ne rien arranger, je suis en train de m'évanouir dans une rue déserte, et il est à parier que je serais morte avant qu'on me trouve. Putain de merde. Si j'avais su que ça allait se finir comme ça, je me serais jetée sous le RER ce matin, ça aurait fait gagner du temps.

J'ignore combien de claques il m'a mises, je sais juste que, lorsque je reviens à moi, il est en train de me gifler avec application. Déjà, la sensation de feu se fait sentir sur ma joue. Je me redresse, retrouvant en un clin d'œil toute ma vivacité d'esprit.

– Non, mais t'es malade ! Pauvre taré !

Il a un mouvement de recul, esquisse un sourire en coin, presque un rictus et, encore penché sur moi, il dit avec dédain avant de se relever : « Ben voilà, je le savais que c'était du cinéma ! » Puis, sans prêter attention à ma mine courroucée, il enchaîne :

– Bon, tu préfères quoi ? J'appelle les flics ou les pompiers ?

– Ni l'un ni l'autre, lui dis-je en bondissant sur mes jambes, peut-être un peu trop brusquement, car soudain, je chancelle et crains de perdre de nouveau connaissance.

Il me rattrape de justesse.

– Oh là ! fait-il plus doucement. Ça n'a quand même pas l'air d'aller très fort. Où est-ce que tu habites ?

Je baisse la tête. Je me sens bête de ne pas trouver de réplique sarcastique et spirituelle et, devant la banalité de ma condition de fugueuse, je fonds en larmes. De grosses larmes, bien pathétiques, avec hoquets et soubresauts pour